

Messieurs les Présidents,
Madame la Conseillère administrative,
Madame la Doyenne, chère collègue,
Mesdames et messieurs, chères amies et chers amis,

A propos du Conseil de la Fondation Pour Genève, on peut se poser la question que l'on posait à propos des apôtres lors de la Pentecôte : n'étaient-ils pas pleins de vin doux ? Car le choix du lauréat 2007 de la Fondation ressemble à une sorte d'erreur de casting ! A moins que vous n'ayez été victimes, mesdames et messieurs, de cette angoisse bien connue des intellectuels romands : l'angoisse devant la page blanche qui conduit à jeter sur le papier le premier nom venu. J'arrête, car je ne voudrais tout de même pas instiller un doute trop sérieux dans vos esprits et surtout je voudrais me hâter de vous exprimer ma reconnaissance. Chacun sait ici que je suis davantage concerné par le passage des Evangiles disant que nous sommes des serviteurs inutiles que par celui de l'Apocalypse qui prétend que nos œuvres nous suivent. Mais qu'importe puisqu'il est le temps de le dire : la distinction dont vous m'honorez me touche. Non seulement vous me propulsez dans ce panthéon genevois où vous avez fait monter tant de noms illustres mais vous honorez aussi par votre choix ces nobles causes auxquelles je me suis consacré, qui ont été constitutives de notre république et qui restent jusqu'à notre époque des sources d'inspiration civique et spirituelle associées au nom de Genève dans le vaste monde.

Trempé par la pluie d'hyperboles que je viens d'essuyer, je voudrais remercier celles et ceux qui ont pris la peine de prendre la parole aujourd'hui pour me dire tant de douceurs, je voudrais aussi dire à mon maître d'orgue que je suis heureux qu'il ait été associé à ce moment car, vous le savez, la musique est une part centrale de ma vie.

Vos lauréats doivent avoir, au premier chef, contribué au rayonnement international de Genève. Or, je dois l'avouer, je n'ai que très indirectement concouru à cette activité. Je souffre de tares réelles en la matière : je n'ai même pas été comme mon illustre ancêtre collatéral, le savant Charles Bonnet, jusqu'à Nyon, mais je me suis arrêté à Céligny, je ne prend pas l'avion, je ne parle pas les langues étrangères – hormis deux mots de hollandais et trois de latin. Il m'a fallu contourner ces handicaps et tenter de faire à Genève même ce que d'autres font pour Genève en dehors de Genève. C'est que ce souci me tenait à cœur ayant sucé avec le lait maternel le sens de l'engagement en faveur de l'intérêt général et le devoir d'illustrer le nom de Genève, car pour être séculairement enracinée dans cette ville et y avoir joué un certain rôle, ma famille n'en est pas moins tournée vers le large.

Mes parents se sont connus en organisant des activités pour les étudiants américains qui fréquentaient l'université de Genève au début des années 1930 ;

mon père revenait d'Harvard Business School et ma mère de Columbia University ; en 1883, mon grand-père avait traversé l'Atlantique pour faire un apprentissage de banque à New York et ses connaissances internationales avaient conduit le Conseil d'Etat en 1920 à le charger d'installer la Société des Nations à Genève. William Rappard fut son ami avant d'être le professeur de mes parents. Cette ouverture vers le monde anglo-saxon, démocratique et libéral, a sans doute préservé les miens de la moindre sympathie pour le fascisme ou le nazisme qui, on le sait, ont tellement fasciné la bourgeoisie.

Je suis né pendant la guerre dans une famille unie, tonique, qui alliait à l'ancienne tradition aristocratique paternelle, faite de distance et d'engagement, une vitalité ingénieuse et entrepreneuriale représentée par ma famille maternelle qui bouillait du radicalisme des Eaux-Vives. Je n'ai jamais connu le côté rétréci que l'on prête aux vieilles familles genevoises : seule la capacité d'absorption personnelle limitait le nombre de sucres que l'on mettait dans son thé. La table familiale était animée. On y discutait le coup, mon père, parangon de distinction, se bornant à marquer son désaccord en disant que les choses peuvent être différentes, ma mère, brillante intelligence, taillant en pièce sans retenue les avis divergents. On y rencontrait Olivier Reverdin, René Mach, les clients américains de notre père – assommant, il fallait se taire ; c'est cela sans doute qui m'a dégoûté d'apprendre l'anglais – Ella Maillart, Maroussia Le Marc'Hadour qui m'apprenait le clavecin, la doctoresse Renée Girod, féministe de la première heure (mes deux parents militaient activement pour le suffrage féminin et je me suis retrouvé à 11 ans dans l'ouvrage de l'Union des femmes à la rue Verdaine donnant les estampilles aux femmes qui participaient à un vote-sondage sur la question). Genève était encore relativement petite ; au gouvernement il y avait des hommes comme Albert Picot - Picot la conscience - qui se battait pour attirer le CERN à Genève, Louis Casà qui bâtissait Cointrin, Aymon de Senarclens qui reconstituait la forêt genevoise, Charles Rosselet dont ma mère m'emmena voir le cortège funèbre, tant l'aura morale de ce magistrat socialiste était respectée au-delà des frontières de son camp.

Ce fut le collègue, l'apprentissage d'une vie jusqu'alors très préservée, avec de jeunes professeurs merveilleux comme Bertrand Bouvier, ou des personnalités imposantes comme Robert Junod, le philosophe spiritualiste et pacifiste, ou Edmond Beaujon, le misanthrope humaniste. Le temps des amitiés pour la vie, Aubert, Senarclens, Junod, Bron, Maeder, la rencontre avec un mouvement déterminant pour moi, la Fédé, soit Fédération lycéenne des associations chrétiennes d'étudiants, avec de jeunes théologiens Eric Fuchs, Philippe Gilliéron, Pierre Reymond, qui donnèrent des bases réflexives à notre foi, nous ouvrant aux problèmes du temps : le marxisme séduisait, l'humanisme chrétien se posait en challenger, Sartre était lu et sans doute pas compris, Aron n'était ni lu ni compris mais respecté. Nos esprits s'ouvraient, nos convictions se précisaient, nos consciences sociales et politiques se formaient et les séances de la Fédé nous permettaient de voir des filles sous les meilleures prétextes !

Après avoir sué sur Salluste et Sophocle, résolu quelques intégrales et limité les dégâts en allemand, la matu était en poche en 1961. Qu'en faire ? La Providence m'a conduit sans crise mais de manière irrésistible à la faculté autonome de théologie protestante, une maison remarquable : Jacques de Senarclens m'y apprit la théologie, en l'occurrence celle de Karl Barth, Gabriel Widmer m'y apprit à penser, 45 ans plus tard, il est toujours mon maître après être devenu entre temps mon collègue et mon ami. La chrétienté était soulevée par l'espoir œcuménique : Taizé, Jean XXIII, le pasteur Boegner dialoguant avec le cardinal Bea à la salle de la réformation. Nous pensions que l'unité des chrétiens serait faite à la fin de la décennie et l'exigence œcuménique est restée incontournable pour notre génération ; les replis identitaires et les crispations dogmatiques n'en auront pas raison, j'en suis certain.

Il y avait une discipline pour laquelle j'avais une passion, c'était l'histoire de l'Eglise. Jaques Courvoisier, qui l'enseignait, m'avait fait très bon accueil : il représentait une école qui s'efforçait de mettre les principes de la recherche historique au service de la théologie. Je lui dois cette idée fondamentale que la réforme n'est pas un début absolu dans l'histoire du christianisme ; c'est une rupture certes, mais dans une évidente continuité historique. Pierre Fraenkel, créateur de l'Institut d'histoire de la Réformation, à l'érudition sans borne et au sens aigu de la problématique, nous a montrés que nous étions autant héritiers de s. Thomas d'Aquin que de Calvin ou de Luther. Cette initiation à l'histoire du christianisme fut complétée par la rencontre avec le professeur Henri Meylan de Lausanne et Alain Dufour, tous deux diplômés de l'Ecole des Chartes de Paris, qui éditaient alors le tome 3 de la Correspondance de Théodore de Bèze. Alain Dufour vient de publier 40 ans après, avec Béatrice Nicollier, le tome 29 : un coup de chapeau à ce monument historique et à cette extraordinaire longanimité scientifique. Quelle école de précision, d'érudition, que la fréquentation de cette équipe qui joignait à une science parfaite une qualité humaine rare !

J'eus bientôt l'occasion de mettre la main à la pâte. Alain Dufour me confia l'édition du tome 3 des Registres de la compagnie des pasteurs entre 1564 et 1574, tâche que j'assumais avec mon ami et condisciple Olivier Labarthe. L'édition de texte est l'école de recrue à laquelle devraient s'astreindre tous les historiens : c'est l'apprentissage de la rigueur, de l'exactitude, l'initiation à la recherche historique en un mot.

Fraenkel me suggéra alors un sujet de thèse et m'envoya à Leiden, chez Bakhuizen van den Brink pour la préparer. Je me lançai dans la problématique qui orienta mes travaux savants qu'on peut résumer ainsi : quoi après Calvin ? Que devient la réforme après les réformateurs, étant donné que leurs successeurs ne se sont pas bornés à être de bons perroquets ? Question centrale de la formation d'une orthodoxie, voire d'une scolastique. Je pus bénéficier pendant trois ans des premiers subsides de relève du FNRS après avoir défendu mon dossier à Berne devant un aréopage où siégeait le fameux père dominicain Bochenski qui griffonnait en lettres majuscules pendant que je parlais : Je m'ennuie.

C'est en 1972 que je fus nommé prof en remplacement de Jaques Courvoisier : symboliquement un changement de 2 mètres par rapport à ma situation précédente, soit la distance qui sépare le banc d'en bas de l'auditoire de théologie, fréquenté jusqu'alors comme étudiant et doctorant, de la banque derrière laquelle siège le professeur. Ma carrière se résume à un déplacement de deux mètres !...

Pendant 25 ans, l'entreprise fut passionnante. Meilleur orateur que professeur – je récrivais moi-même trop souvent les travaux de mes étudiants, ce qui n'est guère pédagogique - je me lançais avec fougue dans l'effort destiné à donner à notre vénérable maison un certain rayonnement international. A cet effet, j'avais des collègues exceptionnels comme François Bovon, le moteur de notre mue, lui-même appelé Harvard, Albert de Pury, Henry Mottu, Eric Fuchs. Cette expansion dynamique qui se traduisit notamment par la création des enseignements de théologie œcuménique et d'éthique fut soigneusement pensée grâce l'appui d'Yves Oltramare et Jean Vodoz, et fut menée sous l'impulsion attentive d'un conseil de Fondation présidé par François Chatelanat, le professeur de médecine, et dans lequel le Conseil d'Etat était représenté par Jaques Vernet qui fut pour nous une sorte de Nestor tenace et avisé. Avec l'appui d'une vigoureuse Société auxiliaire, nous avons fait venir des étudiants de tous horizons, Est européen, Afrique, USA qui s'ajoutaient aux dizaines de français bénéficiaires de la fameuse Bourse française, dont l'origine des fonds remonte au 18^e siècle et qui sont depuis cette époque gérés par les banques genevoises – une sacrée réclame de savoir-faire ! Robert Martin-Achard me transmit il y a 25 ans la présidence de cette institution que je continue à assumer...

Avec mes collègues nous avons tenté de faire briller une tradition théologique genevoise séculaire : les anges savent dans quelle mesure nous y sommes parvenus. Ce même souci m'a animé quand j'ai repris la direction de l'Institut d'histoire de la réformation : avec mes collègues Backus et Pitassi nous avons mis sur pied un cours de 3^e cycle annuel pour des étudiants étrangers, une sorte d'école doctorale, valorisant l'abondante et exceptionnelle collection de documents existant à Genève et proposant des thèmes d'études peu travaillés ailleurs dans le monde dans le domaine de l'histoire des idées théologiques et philosophiques des 16 au 18^e siècles. Ce centre d'excellence perdure et contribue, je pense, à la qualité de notre université.

Puisque je ne voyage pas ou peu, que je parle mal les langues, je me suis toujours dit que je pouvais au moins rendre ma ville attractive. Car vous l'avez compris, mon souci a toujours été de mettre en évidence Genève et ses racines – Etienne Dumont, le journaliste, a prétendu que je n'avais jamais eu qu'une maîtresse, Genève ! Il n'avait pas tort. Dès mon enfance, j'ai aimé cette ville et l'ai servie avec tout ce qui m'a été donné.

C'est pourquoi, avec d'autres j'ai lancé la réalisation du Musée international de la Réforme. Le pasteur Max Dominicé, auquel je dois ma première initiation à la

foi réformée – il était un remarquable catéchète – m'en avait confié le soin au début de ma carrière de professeur. Après 30 ans d'enseignement, j'ai repris ce projet. Il devint effectif grâce à une équipe de personnes compétentes, généreuses, imaginatives que je salue ici : *pars pro toto*, permettez-moi de citer ici Françoise Demole qui, comme le dit avec humour Bernard Haller, a deux moteurs, et nos muséographes, Sylvia Krenz et René Schmid et leur bureau « Etat des lieux » de Lausanne (qui, après cela pourra prétendre que ce Musée n'est pas international).

Je l'ai dit à l'occasion de son ouverture et du prix que nous avons reçu en avril dernier du Conseil de l'Europe : nous avons fait ce Musée avec conviction et rigueur académique, avec ouverture d'esprit et sens historique, avec un zeste d'humour et beaucoup de sérieux, dans un seul but : que chaque visiteur s'y sente à l'aise, y retrouve ses racines pour le protestant convaincu, y apprenne quelque chose d'important pour le visiteur féru de passé, y trouve un souffle de liberté pour le visiteur en recherche de spiritualité, s'y sente accueilli pour qui se rattache à une autre tradition religieuse. Bernard Crettaz m'a dit un jour : nul ne pourra comprendre Genève qui n'aura pas passé au MIR. On ne pouvait me faire – vous le comprenez – un plus beau compliment.

Pour terminer permettez-moi d'évoquer ce qui est sans doute mon plus ancien souvenir : septembre 1945, 62 ans jour pour jour, je viens de fêter mes 3 ans, Salle des Abeilles, mon grand-père Guillaume Fatio reçoit à l'occasion de ses 80 ans un hommage analogue à celui de ce soir. J'étais si petit que ma tête n'atteignait pas le dossier des bancs inconfortables installés là sans doute pour empêcher le public de succomber aux discours soporifiques de savants rasants. Ce grand-père a eu sur moi une influence déterminante : il était un homme de foi, forte et discrète ; il m'a initié à l'histoire de Genève et m'a transmis le goût de faire partager mon savoir au plus grand nombre, faisant d'un mot dépréciatif – la vulgarisation – une noble cause ; il m'a légué la volonté farouche de travailler en solitaire – la seule exigence qu'il avait posée au Conseil d'Etat pour établir la SDN à Genève était d'être dispensé de comité !; de lui, comme, du reste, de mes parents, j'ai appris, moi qui voyage si peu, à ouvrir ma porte à l'étranger, ambassadeur ou réfugié. Enfin, nous avons encore un trait commun, le plus important sans doute, tous les deux nous avons épousé une Pictet, avec laquelle nous avons eu le bonheur d'avoir des enfants et des petits-enfants qui nous ont comblés.

Cette carrière que vous honorez ce soir, Mesdames et Messieurs, elle a été au service de Genève, et plus spécifiquement de cette « pauvre église », comme l'appelait Calvin, fragile de nos faiblesses humaines mais forte des promesses du saint Esprit. Pour une vie comblée, pour votre amitié et votre confiance, laissez-moi confier ma conclusion au Psaume 103 : Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits.